



LE PROCÈS DES BERNOIS

soit l'Invasion de Bex en 1464.

RODOLPHE Asperlin (Esperlin, Experlini) major de Rarogne et citoyen de Sion, fils de N. Rodolphe Asperlin et de Nesa de Rarogne (des seigneurs de Montville) était, par son mariage avec une fille de Guichard de Rarogne, seigneur d'Anniviers, apparenté à l'une des plus puissantes familles valaisannes. Son frère, Henri Asperlin, avait en 1451 succédé à Guillaume VI de Rarogne sur le siège épiscopal de Sion et s'était empressé de faire annuler les « articles de Naters » qui restreignaient le pouvoir temporel de l'évêque. Une fille de Rodolphe avait épousé Jean Tavelli, fils de Guichard, coseigneur de Granges, Ayent, Vercorens ; de Bex, Bovernier, Vouvry, coudomne d'Aigle, etc.

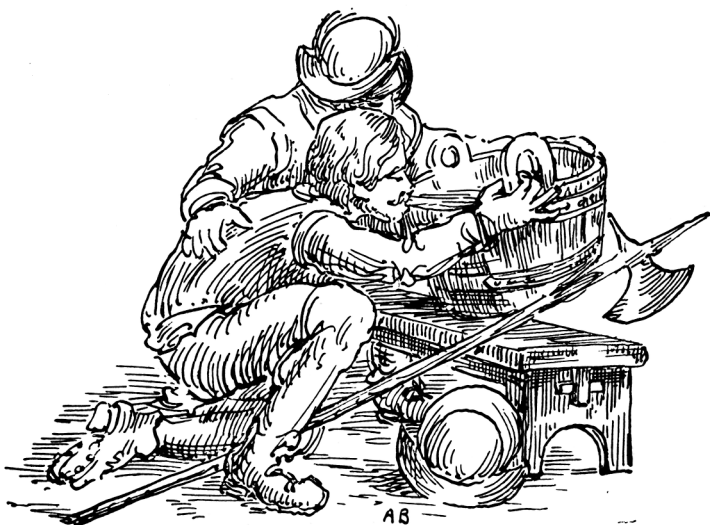
Orgueilleux et conscients de leur rang, les Asper-

lin semblaient vouloir justifier leur devise : INDIFFÉRENCE. Débiteur de 6000 florins du Rhin¹ envers la République de Berne, Rodolphe Asperlin ne faisait pas mine de vouloir s'exécuter et laissait ses créanciers épuiser toutes les instances, évêque de Sion et duc de Savoie. Les Bernois, las d'attendre, se décidèrent à user du droit du plus fort et un beau dimanche, à l'heure de la messe (le 11 octobre 1464), Nicolas de Scharnachtal arrivait avec 500 hommes au village de Bex où Rodolphe avait depuis quelque temps établi sa demeure. Auparavant il avait habité St-Maurice et Monthey, puis s'était retiré chez son gendre, coseigneur de Bex. Il pensait que la protection du duc de Savoie le couvrirait. Il n'en fut rien.

Cette invasion de Bex, intéressante à plus d'un titre, c'est « le dernier geste d'une période historique » agonisante. C'est le moyen-âge qui affirme à la fois » sa vénération pour les traditions du droit et sa prédilection pour la raison du plus fort. C'est aussi » Berne qui déjà manifeste son peu de considération » pour la puissance de Savoie et semble préluder » par un fait isolé — un fait de vie privée, pourrait-on dire — à la conquête du Pays de Vaud, dont » elle envie les revenus ». L'expédition fut, du reste, habilement et rapidement menée. Les envahisseurs qui venaient du Gessenay, du Simmenthal, de Frutigen, quelques-uns du Valais — on y reconnut un homme « de Véraussaz, châtellenie de St-Maurice » — entrèrent dans la maison d'habitation d'Asperlin, « et ils fourrageaient dans cette maison, portaient et

¹ Le florin du Rhin valait au quinzième siècle entre 9 et 10 fr.

» prenaient pain, vin avec des seilles, fromages qu'ils
» perçaient de leurs lances, et buvaient le vin avec
» des écuelles, abondamment, comme si ce fût de
» l'eau de l'Avançon et soutiraient d'autres biens de
» cette maison ».



Ayant mangé et bu, ils rudoyèrent et battirent ceux qui s'opposèrent à leur dessein et procédèrent à un pillage complet : joyaux, or et argent monnayé et non monnayé, vaisselle, coupes d'argent, aiguïères, gobelets, cuillères, ainsi qu'une grande quantité de vivres, « tout particulièrement du vin du pays du Valais, très bon », etc., etc., tout fut enlevé. Il y en eût pour 20,000 florins!... Le fils de Rodolphe, le chanoine Rodolphe Asperlin, fut emmené en ôtage à Berne où il demeura prisonnier jusqu'en janvier 1465.

Une enquête fut ordonnée par le duc de Savoie

contre Nicolas de Scharnachtal et ses suivants et complices. Elle fut faite par Anthoine Sostion, docteur en l'un et l'autre droit, et Henri Mercier, procureur fiscal du Chablais. Dix-sept témoins furent entendus.



NOBLE ASPERLIN

d'après une fresque de la cathédrale de Valère, à Sion.

La procédure de cette enquête, conservée aux archives vaudoises, a été traduite avec un soin tout particulier par M. Alfred Millioud qui a donné à ce document le charme d'une ancienne chronique. C'est une traduction littérale ou mieux une retraduction du latin en français, M. Millioud ayant constaté que le

latin du texte n'est autre «qu'un français traduit à mesure, mot à mot, et sans aucun souci des classiques ni de leur syntaxe ».

Cette traduction, enrichie de planches hors texte et de croquis à la plume dus au peintre Bory, et imprimée chez Pache-Varidel & Bron, a été publiée en 1911 par M. Alex. Jullien, à Genève. Le but de l'éditeur était de suppléer au manque d'anciennes chroniques. « Nous avons pensé bien faire, nous dit-il, en nous efforçant à reconstituer, pour les bibliophiles modernes, un récit de ces temps passés. » C'est évidemment une heureuse pensée dont nous ne pouvons que le féliciter. B.

